UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1936-1937. — N° 26

GUY DE CHAULIAC

" Fondateur de la Chirurgie didactique "

LA GRANDE CHIRURGIE (1363)

Premier Monument de la Chirurgie moderne

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 11 décembre 1936

PAR

Guy-André-Pierre-Marie CHAULIAC

Élève du Service de Santé de la Marine
Externe des Hôpitaux

Né à LYON (Rhône), le 20 août 1912

Examinateurs de la Thèse :

MM. MAURIAC, professeur ..... *Président*
PETGES, professeur .....
CREYX, professeur ..... *Juges.*
DUFOUR, agrégé .....

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, Place Saint-Christoly

1936

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1936-1937. — N° 26

GUY DE CHAULIAC

" Fondateur de la Chirurgie didactique "

LA GRANDE CHIRURGIE (1363)

Premier Monument de la Chirurgie moderne

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 11 décembre 1936

PAR

Guy-André-Pierre-Marie CHAULIAC

Élève du Service de Santé de la Marine
Externe des Hôpitaux

Né à LYON (Rhône), le 20 août 1912

Examinateurs de la Thèse :

MM. MAURIAC, professeur ..... *Président*
PETGES, professeur .....
CREYX, professeur ..... *Juges.*
DUFOUR, agrégé .....

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, Place Saint-Christoly

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT, CHAVANNAZ, PACHON.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale	BÉGOUIN.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
Clinique chirurgicale et gynécologique	GUYOT.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY
Anatomie pathol. et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Physique médicale et pharmaceutique	C. SIGALAS.
Anatomie	VILLEMIN	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	DUBECQ.

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	N.	Chirurgie générale	MASSÉ.
id.	DUFOUR.	id.	DARGET.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale	PIÉCHAUD.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	DELMAS-MARSALET.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	DE GRAILLY.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.	FONTAN.	Physique médicale	WANGERMEZ.
id.	BROUSTET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie	VITTE.
id.	DERVILLÉE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Physiologie	FABRE.	Physique médicale et pharmaceut que	WANGERMEZ
Médecine opératoire	PAPIN.	Médecine légale	DERVILLÉE.
Accouchements	RIVIÈRE.	Urologie	DARGET.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Botanique	GIRARD.
Puériculture	FAUGÈRE.	Pa tériologie	MOUREAU.
Pharmacie chimique	VITTE.	Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.
Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.		

Ophtalmologie ..... MM. CABANNES (en congé).

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui son présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner n approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE

LE DOCTEUR J. CHAULIAC

ET A MA MERE

Que ce court travail soit un témoignage de mon affection et de ma reconnaissance.

MEIS ET AMICIS

AUX DOCTEURS

HUBERT DEPOUTRE, VICTOR DUCHESNE, JEAN ROGER.

Au Docteur J. DENIS

Médecin des Hôpitaux,
Chef de Service à l'Hôpital Saint-André.

Auquel je dois une grande partie de ma formation médicale et qui m'a toujours accueilli avec tant de bienveillance.

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX

A Monsieur le Médecin Général CAZAMIAN

Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé
de la Marine et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier du Mérite maritime,
Officier de l'Instruction publique.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Pierre MAURIAC

Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Professeur de Clinique médicale,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.

Qui a bien voulu nous faire l'honneur
de présider cette thèse.

GUY DE CHAULIAC

"Fondateur de la Chirurgie didactique"

LA GRANDE CHIRURGIE (1363)

Premier Monument de la Chirurgie moderne

I

INTRODUCTION

« On ne connaît pas bien une science
quand on ne connaît pas son histoire. »
(A. Comte.)

Guy de Chauliac, « fondateur de la Chirurgie moderne », est resté célèbre par sa *Grande Chirurgie*, qui est le premier monument dont s'enorgueillit la littérature chirurgicale après Hippocrate.

Nous allons, en examinant son œuvre, montrer comment Guy de Chauliac a pu mériter un tel titre.

Après avoir retracé rapidement sa vie et le milieu médical dans lequel il fut éduqué, nous analyserons son œuvre, en faisant ressortir les caractères qui ont établi sa réputation.

Nous retracerons son influence et tenterons un portrait de l'homme en tant que chirurgien.

Nous nous appuierons sur les nombreux ouvrages et articles qui lui ont été consacrés, et plus spécialement sur la remarquable Edition de la *Grande Chirurgie* par le Docteur E. Nicaise, professeur à la Faculté de Médecine de Paris (1890), dont nous avons suivi le texte.

II

RACCOURCI BIOGRAPHIQUE

Guy de Chauliac, Guido de Cauliaco, appelé souvent Guy tout court, est né au petit village de Chauliac-en-Gévaudan, près de Mende. On ignore la date exacte de sa naissance : sans nul doute entre 1295 et 1300. Simple garçon de ferme, peut-être quelque peu rebouteux, il aurait soigné et guéri, raconte la légende, la châtelaine de la région, la dame De Mercœur, gravement blessée à la suite d'une chute de cheval. En récompense, les Seigneurs de Mercœur le firent instruire par l'Eglise. Il devint clerc, titre indispensable à cette époque à qui voulait arriver à quelque position.

On sait par lui qu'il fit ses débuts dans l'art médical à Toulouse, sous la direction de Maistre Nicolas Catelan. Puis à Montpellier il suivit l'enseignement de Raymond de Molliè-res. Il conquit successivement les titres de bachelier, licencié et Maistre en médecine, le plus haut titre de l'époque. A cette époque, on n'enseignait pas la chirurgie, on ne faisait pas d'anatomie sur le cadavre. Les dissections ne furent autorisées à Montpellier qu'en 1376 par le Duc d'Anjou. En dehors de Montpellier, il se livra à une sorte de tourisme scientifique : il partit pour Bologne, dont l'Ecole brillait d'un vif éclat et suivit les leçons et même les dissections de Bertrucius, successeur du célèbre Mundini. Il étudia ensuite à Paris après la mort de Lanfranc et d'Henri de Mondeville, voyagea sans doute en Allemagne, et même rendit probable-ment visite aux Chevaliers teutoniques, dont il rapporte cer-taines pratiques médicales.

Il se fixa ensuite à Lyon, où, en 1344, il fait partie du chapitre de Saint-Just.

Sa renommée s'étendit : en 1342, Clément VI, élu pape, s'établit à Avignon et ne tarde pas à appeler Guy de Chauliac auprès de lui. Guy est à Avignon au moment de l'épidémie de peste de 1348, dont il nous donne le récit. Il demeure à Avignon après la mort de Clément VI, en 1352, et sera le médecin du Pape Innocent VII et de son compatriote et ami Urbain V. C'est en 1363 qu'il composè sa *Grande Chirurgie*, donc entre 63 et 70 ans. Il mourut en Gévaudan d'après les uns, à Avignon d'après les autres, et plus probablement à Lyon ou dans ses environs, et aurait été enterré à l'Abbaye de Saint-Just, faubourg de Lyon, en juillet 1368.

III

LE MILIEU MEDICAL AU XIV^{e} SIECLE

> « La science n'est jamais ni un fruit spontané, ni la création d'une époque ou d'un homme, mais un héritage que nous avons reçu et que nous transmettons. Il n'est pas un développement de la médecine contemporaine qui ne se trouve en embryon dans la médecine antérieure. »
>
> (Littré, *Introduction aux Œuvres d'Hippocrate.*)

Essayons de faire abstraction de la formation médicale moderne et replaçons-nous avec Guy dans son milieu médical du moyen âge. Nous nous rendrons mieux compte alors de l'originalité qu'il lui fallut pour s'en dégager et écrire une œuvre qui faisait encore autorité quatre cents ans après sa parution au point d'être le code des connaissances exigées aux examens des élèves en chirurgie.

Au XIV^{e} siècle, en effet, la médecine n'est qu'une espèce de rhétorique sans aucun rapport avec une science au sens moderne du mot. Ce n'est qu'une science théorique qui consiste à raisonner sur des idées à priori sans tenir compte des contradictions de l'expérience. On ne raisonne même pas librement mais suivant les lois dictées par Aristote, car sa logique est toute-puissante. Mal comprise, on en a éliminé le point de départ, l'expérience, pour en garder seulement la déduction par syllogisme. Galien est le plus illustre représentant de cette médecine scholastique, et son *autorité*, universellement reconnue, n'est jamais discutée. « La puis-

sance du livre étouffe toute velléité de contrôle. » (V. Nicaise). L'abstraction est la base de l'art médical. La médecine ne progresse pas, les nouveaux ouvrages sont de mauvaises copies de ceux qui les ont précédés. De plus, les préjugés sont nombreux : idées superstitieuses, foi en l'astrologie, aux talismans, interprétation mystique des phénomènes du monde visible. L'alchimie recherche la transmutation des métaux et le moyen de prolonger la vie. On croit plus spécialement à l'influence astrale dominante au moment de la naissance. Les maladies chroniques sont gouvernées par le soleil, les aiguës par la lune (Gordon). Une ceinture de veau marin préserve de la lithiase.

On avait l'habitude de porter un flacon d'urine au médecin, qui devait, à la simple inspection, donner le sexe du malade, son âge, sa maladie et le symptôme principal :

Apportez-moi un orinal
Et si verray dedans le mal.

(*Roman de Renart.*)

Aussi le médecin devait-il être « quelque peu astrologue ». Quant à la chirurgie, elle ne possède une individualité que depuis peu de temps. Galien n'avait pas écrit de livres de chirurgie mais « Il a escrit plusieurs livres auxquels il a meslé beaucoup de la chirurgie, et spécialement le livre des tumeurs contre nature ». Les travaux chirurgicaux se résument en peu de noms : Hippocrate, 460-377 avant J.-C.; Paul d'Egine, VII^e^ siècle. C'est seulement au XII^e^ que médecine et chirurgie furent deux professions distinctes avec Hugues de Lucques (1214).

Les chirurgiens sont divisés en deux grandes sectes : les logiciens ou dogmatiques qui suivent Galien et sont « physicus et cyrurgicus » en même temps. Les empiriques ou méchaniques font un usage exclusif de l'expérience : ce sont les barbiers.

Il y avait, en outre, cinq catégories de chirurgiens, suivant

Guy : les uns traitaient par l'humide; les autres, par le sec, les corps gras, les conjurations; enfin les derniers s'en remettaient à la Providence. La diversité de ces sectes n'est qu'en apparence en contradiction avec la croyance aveugle en l'autorité et la routine médicale de l'époque. Car toutes se fondent sur Galien, mais sur des traductions et interprétations diverses de sa doctrine : « De même que le christianisme, avec la plus aveugle foi en l'autorité, voyait éclore tant d'hérésies. » (Malgaigne.)

L'Eglise, refuge des manuscrits et de toutes les connaissances de l'époque, avait interdit au Concile de Tours (1163) la pratique de la chirurgie à ses clercs au nom du principe : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Mais il fallait être clerc pour être médecin (Concile de Latran, 1215). Guy est cependant à la fois clerc et chirurgien.

Aussi, tombée aux mains de charlatans, la chirurgie était-elle méprisée. Elle était considérée comme une besogne vile. La médecine ne doit pas « dédaigner de faire appel à ses conseils..., et ne méprise ni ses usages, ni ne conteste ses mérites, bien qu'elle se refuse à jouer le rôle infâmant de bourreau » (Gilles de Corbeil). Suivant Lanfranc, établi à Paris en 1295, les chirurgiens de son temps étaient incultes, savaient à peine leur langue et n'étaient que des manœuvres. Mais Pétrarque, qui n'aimait pas les médecins, plaçait les chirurgiens au-dessus d'eux.

Les chirurgiens étaient des nomades, des opérateurs « périodeutes » qui s'éclipsaient après l'opération, car les succès n'étaient pas très nombreux, et le médecin était facilement brûlé vif, tel Jean d'Amand, médecin du Pape Jean XXII. Celui de Jean de Bohême fut cousu dans un sac et jeté dans l'Oder pour ne l'avoir pas guéri de la cataracte. Il ira consulter Guy, qui, ne le jugeant pas opérable, le renverra et écrira pour lui un traité de la cataracte, qui est perdu.

Quelle fut la formation médicale de Guy ? Il commence par étudier le latin et devient clerc. Puis suit l'enseignement

traditionnellement dogmatique qui faisait piétiner la médecine depuis plus de sept siècles. Il consiste à lire les textes anciens et à les commenter et interpréter subtilement, sans s'occuper des contradictions matérielles. L'étudiant de cette époque n'est pas un expérimentateur mais un traducteur. Le savant est une encyclopédie vivante et un compilateur souvent sans scrupules, toujours sans esprit critique. Guy approfondit la philosophie d'Aristote dans les traductions des auteurs arabes. Mais s'il devait en subir violemment l'empreinte, elle n'éteignit pas en lui la puissance de sa personnalité, et, si on lui imposait l'art scholastique du raisonnement, il gardait le culte de la vérité scientifique, liée à l'observation sensible.

Il fut d'ailleurs favorisé dans ses études par les plus vastes ressources intellectuelles de l'époque : la bibliothèque de Montpellier. Il s'instruisit dans les plus grandes Ecoles de son temps : Montpellier, Bologne, Paris. Il a, en outre, beaucoup voyagé. Il posséda lui-même ou eut par la suite entre les mains presque tous les livres médicaux écrits avant lui. Il connut peu Hippocrate, car son époque ignore le grec; il ignore Celse mais il connaît Paul d'Egine, qui devait rester inconnu après lui jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle. Il acquit une érudition considérable; il cite environ 90 auteurs différents et montre qu'il connaissait les Latins, les médecins arabes, les chirurgiens de l'Ecole de Salerne, ceux de l'Ecole de Bologne et tous ses contemporains. Les plus souvent cités sont : Albucasis, Avicenne, Halyabbas, Mondeville, Lanfranc, Razes, et surtout Galien, auquel il a recours près de 900 fois. Hippocrate n'est cité qu'une centaine de fois.

Sa réputation lui acquit une grande expérience : le chirurgien dépassa le médecin. C'est seulement à la fin de sa vie qu'il pensa à résumer son immense érudition et ses acquisitions personnelles dans sa *Grande Chirurgie*, qu'il intitula : *Inventaire de la partie chirurgicale de médecine, compilé et complété par Guy de Chauliac.*

IV

L'ŒUVRE : *LA GRANDE CHIRURGIE*

« Dans la vie des hommes qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière durable, recueillons pieusement, pour l'enseignement de la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme. »

(Pasteur.)

A. — *Le caractère didactique de la « Grande Chirurgie ».*

Guy indique lui-même dans sa préface que son but est d'enseigner la chirurgie, dont se désintéressent les Ecoles. « Pour moy-mesme, pour le soulas de ma vieillesse et pour exercer mon esprit, pour vous Messieurs les Médecins de Montpellier, de Bologne, de Paris et d'Avignon, principalement ceux des Papes, qui avaient esté mes compagnons au service des Pontifes romains; avec les quels j'ai esté nourry, *oyant, lisant, et opérant,* en gardant médiocrité, je veux réciter, ou *restreindre*, les principaux dits ou escrits des sages et sçavans, qu'ils ont traité en divers volumes de Chirurgie... aussi je n'y ay rien adjousté de mon propre, sinon par avanture quelque peu de ce que la petitesse de mon esprit a jugé profitable. » Et plus loin : « En faveur des jeunes pour lesquels est cette escriture... »

Le plan didactique de son œuvre est admirable. Il débute par le *Capitulum Singulare*, chapitre de généralités, « auquel sont mises certaines choses communes fort nécessaires à

quiconque veut profiter de l'art de chirurgie ». Dans ce chapitre, il commence par donner une nouvelle définition de la chirurgie, se séparant nettement de Galien, qui en fait une partie de la thérapeutique. Il en fait une partie de la médecine, et à la fois une *science et un art*. « Chirurgie est science qui enseigne la manière et qualité d'ouvrir, principalement en consolidant, incisant et exerçant autres opérations manouelles, guarissant les Hommes autant qu'il est possible. » « Toutesfois la vérité est-telle, qu'il y a deux Chirurgies, l'une qui enseigne à laquelle convient proprement le nom de science, et tel la peut avoir qui n'en aura jamais travaillé; l'autre est usuelle, ou consistant en usage à laquelle proprement convient le mot d'art : et nul la peut sçavoir qui n'en ai veu opérer. » Il blâme le dédain que depuis Avicenne les « physiciens » montrent pour la pratique de la chirurgie. Suivent des généralités sur les instruments de chirurgie, la manière d'opérer, l'histoire de la chirurgie, les conditions requises du chirurgien.

Enfin il annonce « la manière et l'ordre de cette œuvre ». Trois grands traités : le premier traite « des lieux du subjet », c'est-à-dire de l'anatomie; le second traite « du moyen d'amener la fin requise aux lieux du sujet », c'est la pathologie, qui comprend cinq traités : « Apostèmes, Plaies, Ulcères, Fractures et Dislocations, et autres maladies pour lesquelles on a recours au chirurgien »; le troisième est : « Sçavoir les instrumens avec lesquels nous puissions amener la fin aux lieux du sujet », c'est l'Antidotaire.

Chaque traité comprend deux doctrines : le premier concerne les membres communs, universels et simples : peau, graisse, chair, muscles, nerfs, liens et chordes, tendons, veines, artères, os, cartilages, ongles, et poils; le deuxième concerne les membres composés et propres : tête, face, col, dos, bras, poitrine, ventre, hanches, jambes.

Chaque doctrine comprend environ huit chapitres concernant les différents membres simples ou composés.

Dans chaque chapitre, il y a trois choses que doit recher-

cher le médecin. De chacune découle une partie de la thérapeutique :

1° La notice du fait et de ses causes dequoy sont prises les indications curatives;

2° Les signes et jugemens dequoy on comprend quelles indications peuvent estre accomplies et quelles non;

3° La curation laquelle montre avec quoy et comment il faut opérer.

La pensée didactique de Guy lui permet une clarté éclatante. Sa nouveauté vient de ce que Guy ne l'adopte que parce qu'il range la chirurgie dans les *arts pratics et opératifs* et non dans les sciences spéculatives comme la plupart de ses prédécesseurs, en particulier Averrhoés, qui dit : « Et n'attens pas de moy que je divise les parties en certains nombres de chapitres, n'y que j'approprie à chaque chose un chapitre à part..., car celuy qui aura la vertu de discerner bien sainement cognaistra en chaque livre les différences des choses premières et secondes. »

En somme, Guy va du général au particulier comme Galien; mais en s'aidant de l'expérience; et par là il rejoint Hippocrate et mérite la qualification de « Galéniste hippocratique ».

Il justifie en les confrontant à l'expérience les divisions de son développement : après avoir annoncé 8 chapitres sur l'Anatomie des membres composés : « Telle division est, dit-il, sujette aux sens et plus manifeste, et avec ce la manière de médiciner est diversifiée suivant icelle. Or, on commençera icy à la teste, principalement au cerveau et au pot qui le contient, parce qu'il est le lieu et l'habitat de l'âme raisonnable. »

Il y a une définition au début de chaque chapitre; ainsi : « Les intestins sont vaisseaux fabriquez de deux tuniques ordonnez à parfaire la première digestion et à rendre le chyle au foye, moyennant les veines mésaraïques et à rejeter la superfluité fœcale. »... « Le poil est une vapeur séiche

qui se résould du corps et sortant par les pores du cuir est desséchée à l'air. »

Il s'efforce de mettre de l'ordre dans les questions confuses en divisant le sujet; ainsi, il divise les différentes solutions de continuité d'après trois caractères :

1° Selon que la solution est en parties similaires ou simples : parties molles (chair ou graisse); dures (os ou jointures); moyennes (nerfs, ligaments, artères et veines). En parties organiques ou composées : principales (cœur, foie, cerveau); qui servent aux principales (trachées, œsophage, vescie); qui ne servent pas (oreilles, œil...).

2° Selon que la solution est simple ou composée.

3° Selon que la solution elle-même a une taille, une régularité, une profondeur différente.

Il progresse toujours de la périphérie du corps à la profondeur, traitant les os en dernier. Il commence toujours par décrire l'organe le plus important de la région : la trachée pour le cou par exemple.

Après la définition, les signes, causes, jugemens, il traite de la curation qu'il divise en universelle (diète, purgation, saignée...) et particulière (locale). Il a quatre « intentions » : ordonner la vie (ex. : le régime); esgaliser la matière antécédante (saignée); ordonner la matière conjointe (répercussif, réfrigératifs...); corriger les accidents. Il termine généralement ses chapitres par une courte conclusion. Pour l'anatomie, par une application à la pathologie; ainsi : à propos du foie et de la bile, quand il y a rétention. « La cholere demeure avec le sang et rend l'urine et tout le corps de couleur orangée. »

En somme, son souci d'une méthode didactique est suffisamment démontré et explique que son principal titre de gloire soit d'être « Fondateur de la Chirurgie didactique »; toute science commence par une classification; Guy a classifié toutes les connaissances médico-chirurgicales de son temps. Car son livre est aussi le plus complet de l'époque et embrasse toutes les branches chirurgicales de la médecine :

anatomie, chirurgie générale, chirurgie spécialisée, obstétrique, il ne laisse rien de côté. Il s'élève contre l'habitude de laisser les fractures et luxations aux rhabilleurs. Il dédaigne les coureurs spécialistes des opérations des yeux, hernies, hydropisies, décrit et pratique lui-même toutes ces opérations, sauf peut-être la taille. Il n'abandonne même pas l'extraction des dents. Il pratique déjà la chirurgie esthétique. Il traite de la réparation des cicatrices laides. Il s'occupe de l'embellissement de la face chez la femme, mais « à celle qui, adonnées à volupté, se font belles estant, prié de leur donner quelque chose, je ne leur ay rien donné. Mais aux honnestes qui fuyaient les marques de vieillesse et de laideur, désireuses d'estre exemptes de ce dont leur mari se faschaient, j'ay conseillé... » « Or à ce que les mamelles ne croisent trop aux jeunes filles qu'on ne les manie, ne frotte, ains soient tenues bien serrées, qu'on les baigne d'eau froide et de vinaigre; et si on les destrempait avec de l'argile ou de la terre des meules, il serait bon. »... « Mais si cet engrossissement des mamelles advient aux hommes, il faut, selon Albucasis, les tailler dessus et dessous d'une incision ou deux, si besoin, en forme de croissant. Puis en escorchant, soit coupée et tirée la graisse et en fin on couse la playe, en la traitant comme les autres playes. »

B. — *Le résumé historique.*

Guy n'a pas fait une œuvre entièrement originale; il s'appuie sur les travaux de ses prédécesseurs, « les sciences sont faites par addition n'estant possible qu'un mesme commence et achesve »; son immense érudition et ses très nombreuses citations ont permis de mettre au point l'Histoire de la médecine avant lui. Il cite ses auteurs, ce qui est nouveau, car ses contemporains s'appropriaient sans scrupules les opinions de leurs prédécesseurs. Ses citations sont nombreuses et sûres. Il a écrit de plus, dans le Chapitre Singulier, un abrégé d'histoire de la médecine où il apprécie ses

prédécesseurs, rendant à chacun selon ses œuvres avec un jugement sûr que la postérité a confirmé :

« Le premier de tous fut Hippocras, lequel a surmonté tous les autres; et le premier d'entre les Grecs amena la Médecine à parfaite lumière... Il escrivit plusieurs livres en Chirurgie. Mais je croy que pour la bonne ordonnance des Livres de Galen, les Livres d'Hippocras et de plusieurs autres ont esté mis en arrière.

» Galen l'a ensuivy, et ce que Hippocras a semé, comme bon laboureur, il l'a cultivé et augmenté. Donc il a escrit plusieurs Livres auxquels il a meslé beaucoup de la Chirurgie, et spécialement le Livre des Tumeurs contre nature, sommairement escrit... Après Galen, nous trouvons Paul, qui a fait beaucoup de choses en Chirurgie.

» Suivamment, on trouve : Rhasis, Albucasis et Alcaran...

» Halyabbas a esté un grand maistre... Avicenne, Prince illustre, l'a ensuivy et en fort bon ordre en son quatrième Livre a traité de la Chirurgie.

» Et on trouve que jusques à luy tous ont esté Physiciens et Chirurgiens ensemble, mais depuis en çà, ou par délicatesse ou par la trop grand'occupation ès cures, la Chirurgie fust séparée et délaissée ès mains des méchaniques. Desquels les premiers furent : Rogier, Roland et les Quatre Maistres; qui ont fait des Livres séparez en Chirurgie, et y ont meslé beaucoup de choses empyriques. Puis ay trouvé Jamier, qui a fait quelque Chirurgie brutale en laquelle il a meslé plusieurs fadeizes : toutesfois, en beaucoup de choses il a suivy Rogier. Conséquemment, on trouve Brun, qui assez discrètement a fait un sommaire des propos de Galen et d'Avicenne, et des opérations d'Albucasis; toutesfois, il n'eut pas toute la translation des Livres de Galen et a obmis entièrement l'Anatomie. Après lui vient immédiatement Théodoric, qui ravissant tout ce qu'a dit Brun avec quelques fables de Hugues de Luques, son maistre, en a fait un Livre.

» Guillaume de Salicet fut homme de valeur : qui composa deux sommaires, l'un en physique, et l'autre en Chirurgie; et à mon jugement quant à ce qu'il a traité, il a assez bien dit. Lanfranc

aussi a escrit un Livre auquel il n'a mis guère de choses que celles qu'il avait pris de Guillaume; toutesfois, il les a changées d'ordre.

» En ce temps-là, Maistre Arnaud de Villeneuve fut florissant en l'une et l'autre faculté et fit plusieurs belles œuvres. Henric de Hermondaville commença à Paris un traité fort notable auquel ils taschait faire un mariage de Théeodoric et de Lanfranc, mais estant prévenu de mort, il n'accomplit le traité.

» En ce temps icy, en Calabre, maistre Nicolas de Reggio, très parfait en langue grecque et latine a translaté à la requisition du Roy Robert plusieurs Livres de Galen et nous les a envoyez en Cours lesquels semblent estre de plus haut et parfait stile, que ceux qui ont esté traduits de langue arabique. Finalement, s'est eslevé une fade Rose Anglaise, qui m'a esté envoyée et je l'ay veue. J'avai creu de trouver en elle suavité d'odeur, j'y ay trouvé les fables de l'Espagnol, de Gilbert et de Theodoric.

» De mon temps ont esté Chirurgiens opérateurs : à Tholose, maistre Nicolas Catalan; à Montpellier, maistre Bonet, Fils de Lanfranc; à Lyon, maistre Peregrin; à Paris, maistre Pierre de l'Argentière; à Lyon, où j'ay longtemps pratiqué, Pierre de Bonant; en Avignon, maistre Pierre d'Arles et mon compagnon Jean de Parme.

» Et moy, Guy de Chauliac, Chirurgien et Maistre en Médecine des frontières d'Auvergne, Diocèse de Mende, Médecin et Chapelain commensal de nostre Seigneur le Pape, j'ay veu maintes opérations et beaucoup d'escrits des maistres devant dits, principalement de Galen; car tant de livres qu'il s'en trouvait des deux translations, je les ay eu et les ay estudié en la diligence que j'ay peu, et pendant longtemps ay opéré en plusieurs endroits. »

C. — *Analyse.*

L'examen détaillé de la *Grande Chirurgie* va nous permettre de rechercher ce qui en fait l'édifice de base de la chirurgie moderne.

a) L'Anatomie.

Au moyen âge, la science anatomique était encore à l'état embryonnaire et ne devait se développer qu'avec Vésale au XVI^e^ siècle, véritable créateur de l'anatomie.

On n'avait encore disséqué que très peu de cadavres. Hippocrate aurait disséqué des cadavres humains, mais on ne disséquait généralement que des animaux. Le Musée du Vatican possède un marbre du I^er^ siècle avant J.-C., ayant appartenu à A. Musa, médecin d'Auguste, représentant, vus en place, les organes d'un singe dans un corps d'homme. Galien ne disséqua que des singes. Après lui, on ne disséqua pas davantage de cadavres humains, et l'on continua à décrire l'anatomie d'après celle d'Hippocrate et de Galien. Il était même interdit de « tailler les corps morts ». Dans un texte byzantin du IV^e^ siècle, on raconte qu'un renégat chrétien pris en Bulgarie eut les pieds et les mains coupés sur le môle du port Saint-Thomas, à Byzance, puis qu'il fut livré aux médecins convoqués qui l'ouvrirent encore vivant depuis le pubis jusqu'au thorax, afin d'observer la structure du corps humain. De même, Erasistrate et Hérophile demandent qu'on leur livre les malfaiteurs pour les disséquer vivants.

En 1230, cependant, un édit de l'Empereur Frédéric exigeait du médecin un an d'étude sur le cadavre; mais ce fut lettre morte. En 1376 seulement, donc après la mort de Guy, l'Ecole de Montpellier reçut du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, l'autorisation de disséquer chaque année le cadavre d'un criminel qu'on exécuterait.

L'Italie fut le berceau des études anatomiques, et la réputation de l'Université de Bologne est, par là, indissolublement liée à la renaissance de la chirurgie. Mundino, dont l'élève Bertrucius fut le maistre de Guy, y professait.

Mondeville est le premier chirurgien français qui ait disséqué. Guy disséqua à Bologne; il nous raconte comment se passait une dissection sous la direction de Bertrucius : « Ayant situé le corps mort sur un banc, il en faisait quatre

leçons : en la première estait traicté des membres nutritifs; en la seconde, des membres spirituels; en la troisième, des membres animaux; en la quatrième, on traictait des extrémités... Nous faisions aussi l'anatomie ès corps désséichez au soleil, ou consumez en terre, on fondus en eau courante ou bouillonnante... et non par les peintures, comme a fait le susdit Henric, qui, avec treize peintures, a semblé monstrer l'anatomie. »

On retrouve dans les Archives de la Faculté de Montpellier cinq dates de dissections qui montrent combien elles étaient rares : 1476, 1493, 1505, 1526.

Aussi se cachait-on pour disséquer clandestinement : le 13 mars 1319, à Bologne, sur la demande d'un médecin, des étudiants déterrent le corps d'un supplicié. On s'arrachait les cadavres, et souvent leur possession était l'occasion de rixes sanglantes entre la famille et les étudiants.

D'ailleurs, l'éternel respect de l'autorité et la croyance aveugle dans les écrits, l'éducation scholastique des esprits, empêchaient l'anatomie de faire des progrès. On disséquait mais on discutait non sur ce que l'on voyait, mais sur les textes anciens, et lorsqu'on examinait le cadavre de plus près on faisait encore les plus grossières erreurs. Derrière l'œil rétinien, il y avait l'œil cérébral avec lequel nous sommes habitués à regarder puisque nous vivons sur l'interprétation de la réalité, et les idées préformées étouffaient la réalité Ce qui explique par exemple que Guy décrit, comme Galien, 5 lobes au foie malgré ses dissections et son esprit d'observation qui se traduit ainsi au début du *Traité d'anatomie* : « Les choses qui se présentent aux sens sont apertement cogneuses, néant moins toutes celles qui sont cachées au profond requierent un homme exercé en l'Anatomie. » « L'anatomie est acquise par deux moyens : l'un est par la doctrine des livres, lequel moyen, bien qu'il soit utile toutefois, n'est pas suffisant à expliquer les choses qui ne sont cogneues que des sens; l'autre moyen est par l'expérience en des corps morts. »

Car Guy était profondément convaincu de la nécessité absolue de l'anatomie, base de l'*art* chirurgical. « Sans l'anatomie, il n'y a rien de fait en chirurgie. » « L'aveugle travaille de même sur le bois que le chirurgien sur le corps quand il ignore l'anatomie. » « Et tels sont comme les mauvais cuisiniers qui ne tranchent pas suivant les joinctures, ains brisent, cassent et deschirent. »

Il a fait un résumé fort intéressant des connaissances anatomiques du moyen âge. Il se base uniquement sur le livre : *De l'utilité des parties*, de Galien, et y ajoute ses acquisitions personnelles.

Le système musculaire est continu : le muscle donne naissance aux tendons qui se lient avec le panicule qui couvre les os, lequel donne à son tour un tendon auquel fait suite un muscle... Il se demande « si le sens et le mouvement sont portez par un nerf ou par divers » ? Les nerfs postérieurs sont moteurs, les antérieurs sensitifs; « les liens ou ligaments sont de la nature des nerfs; toutefois, ils naissent des os »; les chordes ou tendons sont de la nature des nerfs, mais naissent des muscles. Il ébauche la mécanique musculaire en se basant sur Galien.

« Les veines naissent du foye, les artères du cœur. » Veine est le lieu du sang nutritif; artère, le lieu du sang spirituel.

Il décalotte le crâne à la scie. Il ébauche un essai de localisations cérébrales et pose les bases de la doctrine que le Docteur Gall devait développer à la fin du XVIII^e^ siècle sous le nom célèbre de phrénologie : « En chaque partie du cerveau, une vertu a son organe. A la première partie du ventricule antérieur est assigné le sens commun; à la seconde, l'imaginative; au ventricule du milieu est située la pensive et la raisonnante; à celui de derrière, la mémoire et recordation. » Les additions mammilaires sont le siège de l'odorat.

« Et sous les tayes est situé le rets merveilleux tissu d'artères seulement qui viennent du cœur, dèsquelles l'esprit vital est fait esprit animal par ébullition. »

« Le créateur a garny et muny l'homme de mains et de raison en lieu d'armes. »

Il décrit l'os spatulaire et l'os de la clavette (ceinture scapulaire), réfute l'opinion de Lanfranc et Henric, qui ne placent pas ces os comme faisant partie de l'épaule, en faisant appel à l'expérience. Il s'attache à montrer comment le bras tient à l'épaule et comment l'acromion forme borne d'arrêt pour la luxation en haut.

Il décrit exactement les vaisseaux superficiels du bras, fait une description très précise du squelette du membre supérieur.

La poitrine est « l'arche ou coffre des membres spirituels ».

« Le cœur qui est principe de vie, et partant comme Roy et Seigneur, il est assis au milieu de la poitrine. La substance du cœur est dure, quasi musculeuse, ayant en soy deux ventricules, dextre et sénestre, et au milieu une fosse, comme dit Galen, esquels est digéré le sang grossier alimentaire venant du foye et est fait subtil et spirituel... Du sénestre orifice en sort la veine pulsatile de laquelle une portion va au poulmon, qui est dite artère veinale portant les vapeurs fumeuses au poulmon et introduisant l'air pour raffraichir le cœur. »

La « mère Aorte » est mal décrite; il décrit l'intestin en remontant à partir du rectum et note près du foie qu'il « reçoit quelque portion de cholère qui l'excite à rejecter ». A l'estomac, il décrit trois sortes de fibres, de long, de travers et de large.

Le foie est génératif du sang. Il reçoit le chyle par la veine porte. La veine cave « attire dans le foye le sang qui y est engendré ». Le foie distribue la « cholère à la vescie du fiel, la mélancholie à la ratte, le phlegme aux joinctures, la superfluité aigueuse aux rognons et à la vescie ».

« Les rognons sont parties ordonnées à nettoyer le sang de sa superfluité aigueuse »; le gauche est plus bas.

Il fait remarquer que le sifac ou péritoine est partie contenante; que les trous sacrés sont en avant au lieu d'être sur les côtés et que les vaisseaux spermatiques naissent près des rognons.

La description du squelette du membre inférieur est très complète, l'os le « plus grand » est interne, le moindre ou « Aiguil » est externe. « Guillaume de Salicet et Lanfranc disent le contraire (!) et mal; qui *veut le voir*, il pourra rendre témoignage de la vérité. »

b) La pathologie.

Nous allons voir maintenant comment Guy de Chauliac, méthodique, didactique et réaliste, s'est évadé des conceptions traditionnelles galénistes pour appliquer les principes hippocratiques et revenir au point de départ d'Aristote. A l'époque, c'était une hérésie monstrueuse, et il fallait toute l'autorité de Guy pour avoir osé concevoir une telle scission et l'ériger en système. D'ailleurs, il n'y réussit pas complètement, et l'empreinte scholastique reparaît encore souvent.

Comme en anatomie, il fait en pathologie fréquemment appel aux témoignages matériels des sens; ainsi : le Phlegmon aigueux se différencie du vrai œdème parce qu'il « ne résiste autant à l'*attouchement* et *sonne* non pas comme vent, ains comme eau ; et *transluit* aucunement contre la lumière ». Par souci d'objectivité, il ne s'occupe pas des différentes appellations d'une même affection. Seuls importent les symptômes physiques : « Il ne faut se soucier des noms..., car de la nature et du symptôme douloureux sont puisées les principales intentions curatives. » « Il ne se faut soucier des noms pourvu seulement qu'on entende la chose, qui est diversifiée. »

Aussi n'a-t-il pas peur de choisir des méthodes même dans *l'empirique* : bel exemple d'indépendance d'esprit et d'éclectisme; il n'hésite pas à citer celui qu'il appelle le Bohémien. Ce qui ne l'empêche pas de rejeter certains remèdes empiriques, comme le lait de truie dans le goitre, en disant : « Cela est empirique, pourtant il ne m'en chaud guère. » Dans le *Capitulum Singulare*, après avoir déclaré à propos de ses prédécesseurs : « Je ne scay si c'est par

crainte ou par amour qu'il ne daigne ouyre si non choses accoustumées et prouvées par autorité », il tempère cette déclaration : « Je ne dis pas toutesfois qu'il ne soit pas bon d'alléguer le témoignage en son propos, car Galen, outre la raison et l'expérience qui sont à tous hommes deux intruments de juger, invoque le témoignage. Dont au premier du Miamir, il dit que la créance des choses qu'on écrit augmente de l'accord de ceux qui les récitent. »

Aussi s'efforce-t-il de concilier autorité et expérience, non sans quelque subtilité; à propos de la suture des nerfs, si Galien ne commande pas de les coudre, « il ne l'a pas défendu; mais s'il s'en est tu, il l'a affirmé », et il conclut par le témoignage de ce qu'il a *vu* : « J'ai vu et ouy dire qu'en plusieurs, les nerfs et les tendons coupéz ont esté si bien restaurez par couture et autres remèdes que depuis, on ne pouvait croire qu'ils eussent étaient coupés. » A propos du traitement des fractures du crâne, il déclare : « Quant à moy, voyant ce discord mis entre les maistres, estant jeune me trouvez en grande perplexité. Mais depuis j'ai considéré les œuvres... je ne laisseray point le chemin de Galen... Je ne quitteray pas aussi la voye d'Halyabbas, de Paul et d'Avicenne : ains en les interprétant *j'accorderay de tout mon pouvoir leur propos avec ce qui appért évidemment.* Car telles doivent être les démonstrations des médecins. »

En choisissant parmi les opinions de ses prédécesseurs, savants, maistres aussi bien qu'empiriques et en ne les adoptant qu'après les avoir confrontées avec l'expérience il créait une nouvelle méthode dont ses chapitres les plus connus sont le résultat. Beaucoup parmi eux sont dignes d'être insérés presque tels quels dans la littérature médicale actuelle : « On peut assurer que la *Grande Chirurgie* dit à peu près tout ce que les chirurgiens modernes disent, et son ouvrage est d'un prix infini; mais malheureusement il est trop peu lu et trop peu approfondi », a pu écrire Portal.

Ses chapitres les plus dignes d'intérêt sont ceux qui traitent des interventions sur le crâne, la poitrine et l'abdomen.

On ne peut mieux montrer leurs qualités qu'en en citant les principaux passages.

Dans les fractures du crâne, il préconise l'attente, et n'opère que si c'est indispensable. Il donne les signes exacts des fractures du crâne; fait le diagnostic d'après la cause, la profondeur de la blessure, la douleur, les commémoratifs : éblouissements, perte de la parole, vomissements, écoulements de sang par les narines, les oreilles et la bouche, la difficulté de la parole, l'hébétude, la fièvre, les troubles sphinctériens, etc. « On attend le danger et mauvais accidens jusqu'à cent jours. » Il opère ainsi : « En premier lieu raire la teste du blessé, et qu'on y fasse deux fentes, s'entrecoupantes en forme de crois et faut que l'une des deux soit le tail du coup. Puis il faut escorcher les coins, et que soit descouvert tout l'os cassé, auquel doit estre faite l'excavation..... Il faut que tu fasses asseoir le malade comme il appartient, puis boucher ses oreilles avec laine ou coton, à ce qu'il ne soit offensé du bruit des coups..... Et à donc si l'os est faible, et ne tient guère, sépare-le avec un cyseaux, ou rugine et lenticulaire. Et s'il est nécessaire de frapper avec le marteau, que ce soit doucement. Mais si l'os est fort, il le faudra percer avec des tarières, y faisant plusieurs trous, l'un près de l'autre, du large d'une esprouvette, selon que tu voudras rejetter de l'os. Puis avec incisoires sépare d'un trou à l'autre, jusques à temps que l'os soit séparé. Et adonc relève-le d'un élévatoire, et tire-le hors avec les doigts ou avec des petites tenailles. Et après tu applaniras du lenticulaire avec le marteau, toutes les squilles et asperitez : et la playe de la chair et de l'os soit traitée, ainsi qu'il a esté dit de la fracture avec déperdition d'os. »

Pour le thorax, il donne des indications précises dans son ouverture, montre les relations des côtes et du diaphragme, la manière de déterminer au juste où l'ouverture doit se faire. Dans les plaies pénétrantes du thorax, il fait des lavages avec un clystère rempli de vin, jusqu'à ce que celui-ci sorte

net et clair. Il cherche à éviter la stagnation par des contre-ouvertures, par des tentes pleines ou canulées. Dans « l'apostème empyique » de la poitrine, il retranche l'os de la « côte pourry ». « Jette au dedans de l'eau miellée par la plaie en commandant quelques fois de souvent tousser, eux inclinez sur la partie malade, souvent de se mouvoir paisiblement, et quelques fois en retirant ce qui reste du mélicrat au dedans avec un pyulque, c'est-à-dire instrument à tirer le pus. »

Abdomen : il décrit quatre façons de coudre le ventre; conseille la suture de l'estomac. Pour traiter les plaies intestinales, il suggère d'ouvrir l'abdomen et de les coudre; puis il suture la paroi et draine par voie externe avec les fils de la couture :

« En la playe du ventre pénétrante, en laquelle les parties internes sont blessées, et ne sortent point, si ladite playe est suffisante (ou si n'est suffisante, qu'elle soit amplifiée avec instrument propre, qui sera dit cy-après), soient attirées dehors sagement. Et si elles ont besoin de couture, et qu'elle leur profite, comme au fond de l'estomach, et aux gros boyaux, soient cousues, de la couture des peletiers et non pas avec teste de formis... car elle est fascheuse et inutile ainsi *qu'il appert du fait*. Quelques-uns (comme Rogier, Iamier, et Théodore) mettent dans le boyau une canule de sureau pour garder que la fiente ne pourrisse la couture. Les autres, ainsi que Guillaume a récité, y mettent une portion de boyau de quelque beste, ou une portion de trachée artère, comme disent les quatre-Maistres : ce qui ne me semble pas raisonnable. Car nature attentive à l'expulsion des choses étrangères, rejette et oste ces choses-la de la couture : et ainsi périt la fin pour laquelle on les applique. Il est meilleur (à mon jugement) que le boyau estant comme dit est, et nettoyé de ses ordures, on mette par dehors sur la couture de la poudre conservative des coustures.

» Si la coëffe est sortie, et est noircie, corrompue, les parties noircies (comme dit Galien) soient comprises d'un lien, et soit retranchée la portion qui est après le lien au fin bout de la cous-

ture du ventre : *en laissant dehors les chiefs des liens* et du fil de la susdite couſture des boyaux, afin qu'ils puissent sortir, la playe ayant suppuré.. »

Voici comment Guy pratique la paracentèse : « Que le patient soit mis à la renverse et la peau du ventre au-dessous du nombril (a costé droit si la passion est advenu du gauche, ou au contraire si c'est du droit), soit tirée en haut et percée d'un rasoir jusques au lieu vide; et y appliquant une cannule, l'eau en soit retirée selon la portée du malade; et puis ayant osté la cannule, on laissera aller la peau, et en descendant clorra la playe du mirach, et l'eau n'en sortira pas. »

La cure de la hernie était sa spécialité : il nous donne, entre autres, sa méthode d'opération par le « cautère potentiel » qui s'oppose au cautère ardent.

« Le moyen d'opérer mieux avec l'arsenic, est tel. Supposée la bonne diette et la purgation, le patient soit renversé, le boyau remis, et toute cette partie de l'ayne rasée. Puis le testicule estant amené le plus haut qu'on pourra sur l'os du penil, qu'on marque son entour avec de l'encre, ou du charbon, et ayant remis le testicule dans sa bourse, qu'on mette du ruptoire (fait de la chaux vive, et du savon mol avec un peu de salive) à la grosseur d'une petite chastaigne, sur le lieu marqué, au milieu de l'os du penil, à un doigt près de la verge, et entoure-le d'un cercle de toile cirée, ou de quelque chose gluante froide, tellement qu'il ne passe outre marque. Soit bandé et affermy avec une bonne bande enveloppant les hanches et le dos, à mode de brayer, afin qu'il ne bouge du lieu où on l'a mis. Il l'y faut laisser durant un jour naturel. Lendemain on defera le bandage et osté le caustique, on y trouvera l'escarre noire. Lors soit coupée par le milieu de travers, à la grandeur d'un grain d'orge ou de seigle et qu'on y fasse une caverne ou fosse dans laquelle ont mette la quantité d'un grain de froment, et de l'arsenic en poudre reprimé avec des sucs, ou de l'opion, autant qu'il y aura d'arsenic; et ce à par soy ou enveloppé avec un peu de cotton moüillé avec de

la salive. Puis soit couvert avec du cotton ou charpie et en apres soit oingt tout à l'entour avec du populeon. Qu'on mette par dessus tout, des drapeaux trempez et exprimez dans eau et vinaigre, ou en aulbin d'œuf. Et soit lié avec une bande en forme d'escusson, cousüe au brayer simple de deux toilles : et puis affermie audit brayer. Qu'il couche sur le dos, en un lict de matelas. »

Il prétend par ce procédé « ramener le temps de l'opération de huit à trois semaines ».

Il décrit la réduction manuelle et l'appareillage.

La hernie est différente suivant qu'elle est : intestinale ou « épiploale » et peut-être les deux à la fois. Il en donne les signes distinctifs exacts.

Quant à « la cessation des rompeures avec incision, combien qu'elle soit possible, toutesfois est douteuse et dangereuse... Et faut estre adviser de n'attenter cure par incision en l'homme débile et vieux et mal complexionné et tousilleux ».

Il n'utilise le rasoir que dans la grande rompure.

Au sujet du « Chapitre des Plaies », voici l'opinion de Mingelousaulx, médecin juré de la ville de Bordeaux, chirurgien renommé, qui, dans son édition de 1683, s'exprime ainsi « Ce discours général des plaies est un chef-d'œuvre de Guidon. Tous les chirurgiens le doivent lire, l'apprendre et se vanter hardiment qu'ils possèdent tout ce que les anciens et modernes ont écrit sur cette matière... Tagault a trouvé ce chapitre si beau qu'il l'a cru digne d'être inséré mot à mot dans sa *Chirurgie*, de sorte que tous les auteurs ont unanimement approuvé cette doctrine. »

D'après E. Nicaise : « C'est un des plus remarquables traités de Guy dans lequel il présente une bonne classification des plaies, en donne une description détaillée et insiste minutieusement sur les sutures, les pansements, prouvant ainsi qu'il était un médecin praticien attentif et soigneux. Fidèle à la doctrine d'Hippocrate et de Galien, il recommande les pansements desséchants qui préviennent l'humidité de la plaie, la pourriture et la suppuration. »

Après avoir divisé les plaies en trois espèces suivant la partie simple ou composée où on les trouve, suivant que la plaie est elle-même simple ou composée, et suivant ses caractères physiques propres, il en donne les signes et les pronostique en plaies mortelles et plaies guérissables; il conseille de ne jamais répondre de la guérison avant le septième jour, jour où survient l'apostème, et il termine par la manière de les guérir.

1° Oster les choses étrangères; ainsi, pour les flèches : « Le patient estant désarmé soit prins avec tenailles communes en tournoyant et soit arraché... Si la sagette ne peut être retirée par l'endroit où elle est entrée soit poussée avec impulsoires, caves et sourds, à la partie opposite et si se peut faire commodément soit arrachée par ce costé là : mais s'il n'est possible qu'on la laisse jusques à temps que la nature l'en sorte. »

2° Ramener les parties distantes.

3° Conserver en un les parties replasmées, soit par ligature, soit par coustures.

4° Emplastrer.

5° Traiter les complications : douleurs, apostème, fièvre.

Il utilise une méthode antiseptique : pansements au vin pur, à l'eau-de-vie, à l'eau salée. Il est partisan de la réunion par première intention.

L'opération de la cataracte est remarquablement décrite :

« Le régime particulier, quand la cataracte est confirmée et bonne, jugée sousmissible à l'aiguille, c'est que le patient ayant esté clytérisé et saigné (s'il semble expédient) ayant pressé les tempes et le front de quelque emplastre restrinctif, afin que les humeurs ne s'esmeuvent de quelque occasion, et ne descendent aux yeux : luy estant à jeun, et consolé, sain et privé de toute autre passion, un beau jour, à l'heure tierce, la Lune croissant et ne voyageant que par le signe du Bélier, ayant l'autre œil bandé soit accomodé en lieu bien clair, vis à vis de la lumière, sur un banc bien ferme à chevauchon : et par derriere y ait un

bon serviteur, qui luy tienne la teste bien ferme. Et adonc l'opérateur après avoir masché de la graine de fenouil, ou des ails, ou quelque chose acre, s'assoye devant le patient au mesme banc, un peu plus haut. Le patient tienne ses mains sous ses genouils et que l'opérateur embrasse de ses jambes les genouils du patient. Cela fait, qu'il ouvre l'œil au patient de l'autre main : car l'on opére de la main droite en l'œil gauche et de la gauche au droit. Et ayant ouvert l'œil qu'il souffle dedans trois ou quatre fois, afin que la cataracte prenne mouvement avecques la chaleur. Puis qu'il commande au patient de tourner l'œil vers le nez, et le tienne ferme. Lors au nom de Dieu qu'il introduise en tournoyant son aiguille par le milieu de la conjonctive, se desvoyant de ses veines, en poussant et perçant dedans, jusqu'à ce qu'il aperçoive son aiguille estre au vuide : puis qu'il tourne son aiguille devers la cornée, et quand il verra à travers de la cornée son aiguille au dedans, qu'il la pousse jusques au milieu de la prunelle, et un peu davantage ? Et adonc, en repliant un peu la cataracte, qu'il la mette et transpose en bas : et qu'il tienne là avecques l'aiguille tant qu'on pourrait dire trois fois le Pater, ou un Miserere. Et si la cataracte se releve, qu'il la reprenne avec l'aiguille tant de fois qu'elle demeure en bas : se gardant toutesfois de deschirer l'uvée, et de toucher au crystalin. Quand elle sera bien arrestée et ne se rehausse plus, retire l'aiguille en tournoyant, comme tu l'a mise dedans.

» Et lors pour exalter ton art, luy ayant couvert l'œil sain de son chaperon ou cappe, montre luy quelque signe, une fois seulement et dis luy, qu'est-cela ? Cela fait, bénissant Dieu, qu'on luy mette sur l'oéil un blanc d'œuf, avec du cotton : et que les deux yeux soient bandez, à ce que l'un ne meuve l'autre, ains se repose : et qu'on le conduise sagement au lict prochain, et comme dit est, soit gouverné, ne mangeant rien le premier jour. Qu'on ne le panse point jusques au lendemain, ou (comme dit Iesus) au troisième jour : et adonc soit pansé comme auparavant. Et ainsi deux fois le jour, sans qu'on ouvre l'œil, soit pansé jusques à neuf jours. Pour lors, l'œil estant lavé doucement avec de l'eau froide, qu'il retourne à ses actions de peu à peu : et si la cata-

racte se relevait après le premier remuëment, la douleur estant appaisée, qu'on l'abbate derechef (s'il est possible) par le mesme trou, et par mesme moyen. »

Rien à changer à son chapitre de l'amputation pendant plus de deux siècles; et Ambroise Paré, le fondateur de la chirurgie opérative, ne sera guère plus audacieux et ne fera pas d'amputations au-dessus du genou ou du coude. Voici la technique :

« La manière est telle : Que le membre soit enveloppé de la part saine, et de la part corrompue avec bandages, et soit tenue ferme par les serviteurs, et soit séparée de la chair qui est entre les deux bandages, avec un rasoir, jusqu'à ce que l'on voye l'os totalement délivré de la chair. Et puis soient garnies les lèvres de drapeau, afin qu'elles ne soient offensées de la scie. Et lors soit scié l'os subtilement et parfaitement. Le membre estant séparé, le sain soit cautérisé avec un fer ardant convenable à cela : ou avec de l'huile bouillant, ainsi qu'il a esté dit. Soit bandé et pansé de la curation des autres ulcères. Et s'il y a flux de sang soit restraint avec la poudre rouge et aulbin d'œuf, et autre moyen que nous avons dit.....

» Quant à moy, en telle mortification du membre j'enveloppe tout le membre mortifié avec le sparadrap ci-dessous escrit en moult de manière et le bande, et prépare à la manière, ainsi qu'il sera dit, des corps morts qu'on veut garder. Et je le retiens de cette sorte jusques à temps que la jointure soit fondue, et que le membre chée de soy-même. Car il est plus honneste au Médecin qu'il chée de soy-mesme, que si on le tranchait. Car toujours quand on le tranche il en demeure quelque ranqueur ou regret, et pensement au malade qu'il luy pourrait demeurer. »

Il est le premier auteur à parler de l'utilisation des fanons à propos des fractures de cuisses; sans leur donner encore ce nom, il les appelle : « sousténements faits de paille longue

de la longueur du pied enveloppés d'un linceul et cousus », on lie par-dessus avec trois ou quatre bandes.

Il pratique l'extension continue : « J'attache au pied un poids de plomb passant la corde sur une petite poulie, de sorte qu'il tiendra la jambe en sa longueur : et s'il y a quelques défauts en l'égalisation, en tirant petit à petit il se racoustera. »

Sa description de la peste est la partie de son œuvre la plus connue. C'est le meilleur récit que l'on possède de l'épidémie de 1348 parmi ceux de Villain, historien du XIV^e^ siècle; de Boccace, Pétrarque, des médecins Chalin de Vinario et Simon de Corvins. Le Docteur Tricot-Royer, président de la Société internationale d'histoire de la médecine, a pu dire : « Pour ce qui concerne la peste pneumonique, la description de Guy de Chauliac n'est en rien inférieure aux nôtres. » 120.000 personnes moururent dans Avignon et le comtat Venaissin. C'est à cette épidémie qu'a succombé la Laure de Pétrarque, qui aurait été soignée par Guy. Pétrarque, pour se venger, l'aurait traité « de vieil édenté des montagnes » (?).

D'après Polycarpe de La Rivière, Guy aurait succombé à l'épidémie de 1368. Quoi qu'il en soit, il lui donne le nom de « Grande mortalité », et la décrit en ces termes :

« Elle fust de deux sortes : la première dura deux mois; avec fièvre continuë, et crachement de sang; et on en mourait dans trois jours.

» La seconde fust, tout le reste du temps, aussi avec fièvre continuë, et apostemes et carboncles ès parties externes, principalement aux aisselles, et aines : et on en mourait dans cinq jours. Et fut de si grande contagion (spécialement celle qui estait avec crachement de sang) que non seulement en séjournant, ains aussi en regardant, l'on la prenait de l'autre...

» Je la nomme grande, parce qu'elle occupa tout le monde, ou peu s'en fallut... Et fust si grande, qu'à peine elle laissa la quatriesme partie des gens... Elle fut inutile, et hon-

teuse pour les Médecins : d'autant qu'ils n'osaient visiter les malades de peur d'estre infectés : et quand ils les visitoyent, n'y faisaient guieres, et ne gaignaient rien : car tous les malades mouraient, excepté quelque peu sur la fin, qui en eschapèrent avec des bubons meurs... »

Guy traite les pestiférés par des saignées et évacuations, des électuaires et syrops cordials. Il ouvre les apostèmes, puis les traite comme des ulcères.

Voici un curieux régime contre la pestilence fait et composé à la même époque par les médecins de la cité de Bâle :

Qui veust son corps en santé maintenir
Et résister contre l'epydémie,
Doit joye avoir et tristesse fouyr
En fréquentant joyeuse compaignie,
D'infections totalement bannie.
Boyre bon vin, nettes viandes user;
Ay bonne odeur contre la *punaisie*,
N'aille point hors si ne fait bel ou clair.

En général, les pesteux étaient isolés, les lieux désinfectés par enfumage, les morts brûlés ou enterrés dans des cimetières spéciaux.

L'effort des médecins fut entravé par les moines qui recommandaient de s'en remettre à la miséricorde divine.

Il n'y a rien à ajouter au traitement de Guy dans les fistules du fondement : les unes pénètrent dans l'espace du boyau culier; les autres n'y pénètrent point, mais tendent à d'autres lieux. Et de celles qui pénètrent au boyau : les unes s'enfoncent de plus de trois doigts vers le milieu des muscles du fondement; les autres s'arrêtent en deçà vers le bord du cul.

« On entend qu'elles pénètrent au boyau par l'issue de la fiente et de la ventosité, par le trou de la fistule et, avec l'esprouvette mise par le trou d'icelle, et par le doigt préparé (c'est d'avoir rogné l'ongle et oingt le doigt avec quelque chose grasse) mis par le fondement, quand ils se ren-

contrent ensemble sans aucun entredeux... Le moyen de lier, selon Albucasis, est que par le trou de la fistule on introduise une aiguille de plomb au chef de laquelle y est cordelette de soye, de trois ou quatre filets; puis avec le doigt préparé mis dans le fondement, en pliant la tête de l'aiguille de l'amener par le fondement. On tire l'aiguille dehors et le fil demeuré. Qu'on le lie, en l'estraignant chaque jour tellement que tout cet espace du passage de la fistule jusques au fondement soit tranché. »

La réduction des luxations se fait par des procédés qui nous paraissent assez barbares : tel ce moyen original de réduction de la luxation de l'épaule qui rappelle d'assez loin la méthode moderne : « Ayant posé et eslevé le patient sur une escabelle, qu'il mette son aisselle en l'un des degrez de l'eschelle, muni d'un peloton et en tenant et tirant fort le bras, l'escabelle soit ostée dessous ses pieds par un serviteur; et sera réduite. »

Il décrit parfaitement les signes de la mort : « Il faut examiner s'il est mort ou vif en touchant le poulz, en l'appelant, lui tirant les poils et les narilles, en regardant les prunelles des yeux si elles bougent et les narilles, et une escarcelle pleine d'eau sur la poitrine si elle se meut; en provoquant l'esternument avec du poivre, de l'euphorbe et semblables. » Il décrit encore l'amygdalectomie, la ponction du kyste séreux du cordon. Il opère les polypes du nez soit avec un subtil rasoir, soit encore en « fendant le nez aux costés jusques à l'os », et, dans ce cas, il conseille de ne pas recoudre immédiatement mais de le faire plus tard « en *renouvelant les lèvres* ». Il pratiquait le tubage du larynx en introduisant une canule d'or ou d'argent « pour aider la respiration ».

Il eut aussi le grand mérite d'alléger considérablement la thérapeutique bien qu'elle tienne encore dans son œuvre une place considérable. C'est une thérapeutique symptomatique, antiseptique avant l'heure, parfois ingénieuse, le plus souvent horriblement compliquée. Elle contient beaucoup de

principes d'hygiène. Mais elle est noyée dans des pratiques superstitieuses ou grossièrement empiriques. Il ordonne le traitement méthodiquement, lui donne les quatre intentions déjà indiquées, plan qui se retrouve dans tout son livre. Il divise, de plus, le traitement en préventif et curatif.

Il sait varier le traitement dans une même affection suivant les cas : il a le souci d'adapter la connaissance théorique à la diversité de l'accident physique; ne pas faire comme Thessale, qui croyait « qu'il n'y a qu'une cure de tous les hommes à la mode des mauvais cordonniers, qui chaussent tous sur une forme de soulier »; la chirurgie est un art.

Mais son traitement, malgré ses efforts, est par trop médical. La chirurgie est plutôt un ultime recours, ce qui n'empêche pas qu'il sépare nettement médecine et chirurgie et fait appel au médecin quand il juge le cas médical, par exemple pour la fièvre, ou à propos de l'hydropisie : « Les signes, dit-il, qu'on prend du poulz, de l'urine et de ce que rend le ventre et des autres excréments sont apprins des physiciens. » Son audace chirurgicale est plus grande que celle de ses contemporains; exemple : « Si la fracture est grande il faut nécessairement venir à l'opération manuelle... doncques ne soient pas ouys les propos des sectateurs de Théodore et de Portes, qui se vantent de guérir toutes fractures de teste avec leurs pigments ou clerez et breuvages, sans opérations manuelles et élévation des os. »

Il conseille l'action du soleil dans certaines hydropisies de l'abdomen.

Une formule typique d'emplâtre est celle qu'il emploie dans l'esquinance : « Racine d'Hyebles, berles ou cardon benoist, aloyne de chacun un manipul; farine d'orge, semence de lin, de chacun demy quarteron; du miel deux onces; oing de porcs, un quarteron; soyent cuits et pilez et réduits en emplastre. »

Souvent le remède ne manque pas d'originalité : pour soigner les lépreux, « que l'on choisisse des serpens es lieux très secs qui ayent le dos noir. Soient liez devers la teste

et la queue et fouettez avec des verges menues : et soudains deux hommes ensemble leur coupent la teste et la queue : et leur soit permis de se veautrer par terre : et tant plus ils se veautreront et en sortira de sang tant meilleur sera... Que donc on les cuise jusques à la séparation des os avec fenouil, aneth, pain, biscuit et un peu de sel et qu'ils boivent le brouet et mangent la chair. »

Il accorde une grosse importance au régime; dans la hernie, il recommande la régime alimentaire suivant : « Que les rompus quittent la réplétion et les viandes qui enflent : comme les febves, faselos, lentilles et herbes de potage, ainsi que Rhasés déclare, qu'ils laissent tous fruits nouveaux, raves, pain crud et sans levain, chair de pourceaux et poissons, fromages et lait. Qu'ils ne boivent d'eau pure ni du vin nouveau. L'eau ferrée, et le gros vin adstringent leur convient. Les bains d'eau douce leur nuisent, le vent du midy et la pluye les grevent. Qu'ils ne sautent, ne crient, s'abstiennent de l'acte vénérien, et qu'ils ne laissent point le brayer. Tiennent le ventre lasche avec les suppositoires, clystéres, casse, tamarins ou diacatholicon, etc. » Il ne reste pas grand chose à ces malheureux. C'est le cas de s'écrier avec Montaigne : « Les médecins mangent le melon et boivent le vin frais tandis qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade. Ils ne se contentent pas d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade pour garder qu'on ne puisse en aucune raison échapper à leur autorité. »

Guy de Chauliac est l'un des premiers auteurs à décrire avec quelques précisions les instruments de chirurgie : dans les plaies avec corps étrangers : tenailles, tarières, impulsoires, ciseaux, arbalestes à retirer les flèches; dans les fractures du crâne : trépans en forme de tarières avec un certain entour ou chaperon, séparatoire, élévatoire, rugines lenticulaires, marteau de plomb, les instruments sont parfois barbares comme ceux qui servent à arracher les dents, « ce peuvent être des tenailles semblables à celles desquelles

on relie les tonneaux ». Il décrit, d'après Albucasis, des crochets qui sont des écarteurs.

« L'instrument duquel on abat la cataracte est nommé Elmadac en Arabic, Acus en latin. L'aiguille doit estre médiocrement déliée et longue hors du manche de la longueur de l'ongle du pouce : et le manche doit estre léger. Et jacoit que Bienvenu le choisisse d'argent, et Acanamore d'or, elle me plaise plus, de bon fer traitable et non rompant. »

Il paraît avoir le culte du détail et prépare minutieusement ses opérations, choisissant ses malades avec soin, rassemblant tous les instruments nécessaires même aux complications possibles. Il prépare son malade à l'avance et ne l'abandonne pas après l'opération; la pratique manuelle n'est pas tout. Dans les opérations des yeux, il demande que l'opération soit exercée délicatement et sans douleur s'il est possible, qu'on opère en endroit clair et non venteux. Que le patient soit maintenu; qu'il soit mis en lieu obscur après l'opération, que les médicaments soient préparés avec un soin extrême, que l'œil soit bien nettoyé avec de l'eau chaude. Que nul n'entreprenne l'opération qui ne soit subtil et ingénieux, clairvoyant et ayant les mains asseurées.

S'il a su se délivrer dans une certaine mesure de l'obscur fatras théorique de son époque, il a cependant subi l'influence inéluctable du milieu, et l'on retrouve à chaque page l'empreinte moyenâgeuse. Si, pour lui, Aristote n'est qu'un *Plato eximius*, Galien, son disciple, est « Lumière des médecins », et ses théories sont bien malgré tout la base de l'œuvre de Guy. Elles reparaissent surtout en anatomie, physiologie, pathogénie. Il donne une explication naïve et bien moyenâgeuse des causes de la peste : « L'universelle agente, dit-il, fust la disposition de certaine conjonction des plus grandes, des trois corps supérieurs : Saturne, Jupiter, et Mars... Car les plus grandes conjonctions signifient choses merveilleuses, fortes et terribles... Elle imprime telle forme en l'air, et ès autres élémens, que comme l'aimant meut le

fer, ainsi elle esmouvait les tumeurs, gros adustes et venimeux : et les assemblant au dedans, y faisait des apostèmes. »

Il fait de la météoropathologie avant l'heure, mais attache tout de même une trop grande importance aux saisons et aux facteurs température et humidité atmosphérique : « Or, le temps convenable à déposer cataractes doit estre clair et serein, paisible et septentrional, non pas méridional, comme dit Iésus, heure de tierce au mois de May ou de Septembre, comme dit Acanémon : parce que adonc, il n'y a pas nuées, ni toussiers, ni chaleures, ni froideures véémantes qui offensent le patient. »

V

LE PRECURSEUR ET L'INFLUENCE

« Nous croyons toujours que tout est nouveau alors que nous refaisons les expériences que les hommes des autres siècles ont faites jadis et que nous repassons par les mêmes chemins qu'eux. »

(J. Bainville.)

Qu'un maître en médecine se mêle de *chirurgie*, c'était déjà faire preuve d'une rare indépendance. Qu'il élève la chirurgie au rang de l'*art*, qu'il en fasse une nouvelle science distincte de la médecine, c'était précéder son époque de plusieurs siècles : l'art chirurgical ne sera officiellement reconnu qu'au siècle de Louis XIV.

Davantage, en condensant en un code clair, bref et complet, *méthodiquement* constitué, toutes les connaissances chirurgicales connues jusqu'à ce jour, il a permis à la chirurgie de prendre son essor sur une base solide qui devait défier le temps et rester la source de la science médico-chirurgicale jusqu'à la nouvelle révolution des découvertes microbiennes.

Enfin il ajoutait à cette œuvre véritablement gigantesque, fruit du labeur d'une vie entière, ses idées et acquisitions personnelles réunies suivant une méthode nouvelle : *la vérification de la théorie par l'expérience*. Ce souci était si nouveau que Montaigne, en pleine Renaissance, devait encore écrire : « Quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience qui est un moyen *beaucoup plus faible et plus*

ril. » Rabelais, également médecin illustre de la Faculté de Montpellier, faisait encore nettement figure de révolutionnaire quand il se déclarait l'ennemi de la scholastique qui « abâtardit les bons et nobles esprits ».

On peut mettre en tête de la *Grande Chirurgie* le célèbre aphorisme d'Hippocrate : « Pouvoir *explorer* est, à mon avis, une grande partie de l'art. »

Nicolas Florence, qui fit en 1411 un ouvrage considérable sur la médecine et la chirurgie, n'a rien laissé à la postérité et a mérité l'oubli; il a compilé comme Guy, mais, bien que plus étendu et plus complet que lui, il n'a fait qu'un ramas indigeste sans liaison ni méthode ni critique (Malgaigne).

Précurseur, Guy de Chauliac le fut encore en traitant pour la *première fois* de quelques questions et en *mettant au point* certaines autres, les modifiant d'après ses théories. C'est ce qu'il appelle : « Adjouter par aventure quelque peu du sien. »

Ainsi, il utilise une sorte de méthode antiseptique dans le traitement des plaies : nettoyage, lavage à l'eau de pluie, à l'eau salée, pansement au vin pur, à l'alcool. Il est partisan de la réunion par première intention. Il coud les plaies intestinales et referme la paroi immédiatement en laissant un drainage. Il recoud le péritoine avec la paroi abdominale, opération dont on discutait encore il y a peu d'années. Il divise les tumeurs en tumeurs encapsulées et tumeurs non encapsulées : « Des excressances, les unes sont contenues en sachets... le signe est leur mobilité et la séparation du cuir... les autres sont infiltrées parmy la chair. »

Dans la suppuration, il cherche à éviter la stagnation par des contre-ouvertures, des tentes pleines ou canulées, des grands lavages.

S'il n'est guère partisan des amputations, rappelons que, du temps d'Ambroise Paré, on n'amputait pas au-dessus du coude ni du genou. Pourtant, il pratique la ligature des vaisseaux et en parle à plusieurs reprises : dans le traitement

des varices, « sans incision la veine soit prinse avec des crochets, en deux parts distantes de deux ou trois doigts : et *lie* fort avec un bon fil de soye; puis hausse en descharnant, et tranche qui est entre deux. Puis deffais la *ligature* faite vers la partie basse de la varice. »

La précision de ses indications opératoires est peu commune à l'époque; il n'opère que sous trois conditions : que l'opération soit brève; qu'elle se fasse sans douleur; que l'on ait l'assurance de la curation. Pour cela, par exemple, il déconseille l'opération de la hernie ombilicale.

Il est le premier auteur à parler de l'emploi des fanons dans les fractures, l'un des premiers à utiliser les lunettes. « Et si certains remèdes n'ont pas d'effet, il faut recourir aux verres devant les yeux, ou bésicles. »

Enfin on trouve chez lui l'ébauche de la phrénologie du Docteur Gall et de la théorie des localisations cérébrales (Cf. Analyse).

Aussi son œuvre eut-elle une influence considérable et immédiate. Mais il n'eut pas de disciple, et aucun autre médecin ne fut à la fois Galéniste et Hippocratique comme Guy, au moins jusqu'à Ambroise Paré. D'ailleurs, ce dernier lui-même n'aura pas d'émules. La scholastique imprégnera les intelligences encore pendant plus de deux siècles, et c'est seulement à la Renaissance qu'un esprit nouveau naîtra. En 1500, il y avait encore deux ordres de chirurgiens : les uns, à robe longue, instruits en latin, se bornaient à donner des conseils et dédaignaient les interventions manuelles : les armes de leur compagnie étaient trois pots d'onguents; les autres, barbiers et chirurgiens à robe courte, les méchaniques, seuls, opéraient. Leurs armes étaient trois plats à barbe. Ils étaient méprisés, mais seuls ils faisaient progresser la chirurgie. A. Paré appartient à leur lignée. C'est la cure de la fistule de Louis XIV par son barbier Félix qui transforma la situation des chirurgiens. Les chirurgiens ne devaient forcer les portes de la Faculté de Médecine qu'après la Révolution.

Guy de Chauliac eut une influence surtout dans l'instruction des jeunes chirurgiens. Grâce à l'ordonnance didactique des connaissances qu'il étalait dans la *Grande Chirurgie* et qui résumait toute la science médico-chirurgicale jusqu'à lui, il instruisit des générations. Son anatomie fit autorité jusqu'à Vésale. Sa pathologie, beaucoup plus tard. Dans une édition de la *Grande Chirurgie* de 1739, par L. Verduc, maître chirurgien, juré à Paris, ce dernier déclare qu'il en a « suivi l'ordre, la méthode et les lumières avec toute l'exactitude possible, et qu'il s'est contenté d'ajouter au livre ce qui *semblait y manquer* », et il le propose aux jeunes élèves en chirurgie comme livre d'étude « pour répondre aux questions qu'on a coutume de leur faire dans les examens qu'ils sont obligés de subir aux Ecoles ». N'est-ce pas là le témoignage d'une influence exceptionnelle, comparable à celle d'Hippocrate et de Galien ? justifiant le jugement fameux de l'historien d'Ambroise Paré, Malgaigne, qui, en 1850, écrivit : « Je ne crains pas de le dire, Hippocrate seul excepté, il n'est pas un seul traité de chirurgie grec, latin ou arabe que je mette au-dessus ou même au niveau de ce magnifique ouvrage la *Grande Chirurgie*, de Guy de Chauliac. » Primitivement, Guy avait intitulé son œuvre : *Collectaire de Chirurgie*. Mais on ne tarda pas à l'appeler la *Grande Chirurgie*, titre qui lui est resté.

L'histoire des manuscrits et des éditions successives de la *Grande Chirurgie* montre l'estime qu'on avait pour cette œuvre et l'importance de son rôle; après cinq siècles et demi, E. Nicaise a pu retrouver encore 34 manuscrits, dont 14 à la Bibliothèque Nationale. Quand on pense à la multitude des causes qui ont pu en faire disparaître des centaines, on est étonné d'en retrouver aujourd'hui encore un nombre si considérable; il démontre une vulgarisation peu commune dès le XIV^e^ siècle.

Guy écrivit en latin ou en provençal, mais le manuscrit original de 1363 a disparu. Les traductions et copies furent immédiates tant la réputation de Guy de Chauliac était

grande; pourtant, la lenteur des moyens de communications réclamait des années pour répandre une idée. Or, on trouve un manuscrit anglais, qui, d'après Paulin Paris, dans son étude des *Manuscrits Français*, est une traduction faite, sinon du vivant de Guy de Chauliac, du moins aussitôt après sa mort. Les manuscrits que l'on possède encore aujourd'hui sont pour la plupart en latin, français, provençal, anglais; d'autres en italien, hébreux et néerlandais. On les trouve, à l'heure actuelle, à Paris, Bordeaux, Montpellier, Reims, Amiens, Carpentras, Utrecht, Florence, Cambridge, Londres, Washington, au Vatican, à Leipzig, Erlangen, etc.

La bibliothèque de la ville de Bordeaux possède un manuscrit du XVI^e^ siècle intitulé : *Cirurgia medicinalis Guidonis a Cauliaco.*

La première édition fut imprimée en 1478, à Lyon, cinq ans après l'introduction de l'imprimerie dans cette ville. E. Nicaise a compté 129 éditions qui nous sont parvenues : 60 complètes, 60 partielles et 9 qui ont disparu. Elles sont en latin, français, italien, espagnol, flamand, catalan, anglais, et on les trouve dans les bibliothèques du monde entier, et plus spécialement à Paris, Montpellier, Toulouse, Lyon, Perpignan, Avignon, Madrid, Utrecht, Berlin, Rome, Prague, Erlangen, Leyde, Gand, Washington, Londres, Barcelone.

Les plus connues sont celles de Symphorien Champier, cousin du chevalier Bayard, médecin lyonnais (1503); de Tagault, doyen de la Faculté de Paris, qui ne fit qu'un « méchant abrégé, tronqué et mutilé » (Malgaigne), celles de Falcon, doyen de Montpellier (1515); de Canappe, chirurgien à Lyon et médecin de François I^er^; de Laurent Joubert surtout, professeur à Montpellier (1579); de Mingelousaulx, médecin juré de la ville de Bordeaux, qui a publié deux éditions : une en 1672, l'autre en 1683. Ces éditions ne se rapprochent guère du texte original; elles sont écrites en français du XVII^e^ siècle. Mingelousaulx s'est efforcé de rendre le texte clair et a fini par en donner une interprétation, non une traduction. La Faculté de Médecine de Bordeaux en pos-

sède un exemplaire, édité chez Millange. On y note quelques jugements intéressants : l'un à propos du chapitre des plaies déjà cité plus haut, l'autre à propos du chapitre général des apostèmes ; « Je ne vois pas que ceux qui ont imprimé des traités des tumeurs depuis Guidon aient suivi d'autres méthodes générales ni particulières pour les panser que celles qu'il vient d'enseigner... Guidon veut qu'on se serve de répercussifs dans tous les commencements de tumeurs phlegmoneuses, excepté en 10 cas, mais Paré, un de nos plus illustres chirurgiens français, ne les a exceptez qu'en 6; Thévenin, dans son *Traité des tumeurs* qui *vient de paraître*, les excepte en 6 cas. »

En 1744, paraît l'avant-dernière édition de la *Grande Chirurgie*, par L. Verduc et son fils, qui est l'abrégé proposé aux jeunes élèves comme livre d'étude, déjà cité.

En 1780, paraît un livre classique : *le Cours de pathologie et thérapeutique chirurgicale*, par Simon et Hervin, professeurs au Collège royal de Chirurgie, qui porte encore la trace profonde de Guy : même division générale que la *Grande Chnrurgie*, même classification des tumeurs.

Enfin, en 1890, E. Nicaise, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, chirurgien de l'Hôpital Laënnec, fait paraître une édition remarquable complétée et remaniée à partir des manuscrits et textes les plus dignes de confiance, écrit en vieux français « si voisin du latin roman, et qui permettait seul d'atteindre à une traduction littérale ». Nicaise a utilisé le manuscrit 184 de la Faculté de Médecine de Montpellier et les éditions de Laurent Joubert et du Bordelais Mingelousaulx.

Non seulement Guy de Chauliac n'eut pas de disciple, mais même après lui on supprima l'enseignement de la chirurgie : en 1350, à Paris; en 1376, à Montpellier ! Toujours par esprit scholastique et par aversion héréditaire pour l'expérience et l'observation même quand elle contredit clairement la théorie. En 1490 seulement, la Faculté de Montpellier institue un cours de chirurgie en français pour les barbiers et délivre le

brevet de *Bartitonsor Cirurgicus*. Le premier cours en latin eut lieu en 1597; à Paris en 1634. C'est une grande date, car l'enseignement officiel ne se faisait qu'en latin.

Mais les plaigiaires ne manquèrent pas. Tagault est l'un des plus connus qui reproduisit des chapitres entiers de la *Grande Chirurgie* dans son œuvre sans citer Guy. Hans Von Gersdorf, chirurgien distingué qui exerça à Strasbourg vers 1515, dans son abrégé de chirurgie : *Feldbuch der Wundartznei*, s'inspire visiblement de la *Grande Chirurgie*.

On se contenta donc de rééditer la *Grande Chirurgie*, d'en utiliser la disposition didactique dans un but d'étude, mais on ne comprit pas *dans quel esprit elle avait été écrite*.

L'influence de Guy sur Ambroise Paré fut très importante; « que Guy de Chauliac ait été en quelque sorte le guide de Paré, nul homme de bonne foi ne songe à y contredire », écrit Cabanes. « Il ne cite pas souvent Guy, qui pourrait peut-être réclamer », dit Malgaigne. On ne trouve, en effet, son nom que 26 fois dans son œuvre.

Le propos général des apostèmes, pustules et exitures a servi à Paré à constituer la plus grande partie des généralités de son livre : *Les Tumeurs contre nature*. Sa méthode de paracentèse est la même que celle de Guy, et c'est toujours une opération redoutée. Il reproduit sa méthode des fanons dans les fractures de cuisse. Son opération de la cataracte se fait par un procédé identique à celui de Guy, mais, lui, abaisse l'aiguille pendant l'espace d'une patenôtre ! Il utilise le même procédé de la ventouse pour allonger le mamelon. A. Paré n'est pas le premier à pratiquer la ligature des artères suivant les préceptes de Celse, comme le dit Nicaise. Albucasis et Guy de Chauliac, comme nous l'avons vu, pratiquaient avant lui cette opération, qui nous paraît si élémentaire. Comme Guy, A. Paré marque une ère nouvelle dans la chirurgie en fondant la Chirurgie opérative. « L'œuvre de Guy brille par plus d'érudition et de méthode, celle de Paré a plus d'originalité et d'ampleur. » (Malgaigne).

Ils personnifient leurs grandes époques chirurgicales : Arabistes et Renaissance.

A l'heure actuelle encore on ne peut faire d'études médicales sans entendre nommer Guy de Chauliac, et ce sont les fréquentes réflexions qu'ont éveillé une presque similitude de noms qui nous ont donné l'idée d'étudier de plus près son œuvre.

Guy de Chauliac est l'un des personnages situés à la droite d'Hippocrate dans la grande fresque historique de la salle Debove, à la Faculté de Médecine de Paris. Il existe également de lui un tableau qui fait partie de la série des portraits des professeurs à la Faculté de Médecine de Montpellier.

Une peinture le représentant existait à la Faculté de Médecine de Paris, mais a disparu pendant la Commune, en 1871.

L'œuvre de Guy intéresse encore les auteurs contemporains : on peut citer des articles dans toutes les langues, parus depuis peu, sur son œuvre.

1913. Nixon (J. A.). — Anew Guy de Chauliac. (*N. Tr. Internat. Cong. med.*, 1913, Londres, 1913, sect. XXIII, Hist. Med., 419-424.)

1915. Garrisson (F. H.). — Guy de Chauliac. (*Med. Pick. Saranalake*, 1915, I, 161-163.)

1921. Von Brun (W.). — Die stellung des Guy de Chauliac in der Chirurgie der Mittellaers. *Arch. f. Gesch. D. Mad.*, Leipzig, 1919, 20, XII; 85, 6, 1921, XIII, 6.

1927. De Lint (J. G.). — Representation in Utrecht manuscrip of Guy de Chauliac of instruments fo reduction of uvula. *Ann. M. History*, 9, 408-410, déc. 1927.

1928. Dock (W.). — Luse of medical history Guy de Chauliac, Chirurgien et Maître en Médecine. *California I West. med.*, 29, 657-658, 26 mai 1928.

1934. D'Onofico Botana (R.). — Guy de Chauliac y su Grand Cirugia. *Rev. de cir. de Buenos-Aires*, 13, 283, 306, mai 1934.

Etc., etc.

VI

L'HOMME

« Les théologiens meurent de faim, les physiciens se morfondent, on se moque des astrologues, on méprise les dialecticiens. Le médecin seul vaut mieux que tous ces gens-là. Malgré la difficulté de son art, plus est ignorant, étourdi, effronté, plus il lui est facile de gagner la confiance du public et même celle des princes les plus huppés. »

(Erasme.)

Guy de Chauliac ne méritait pas ce jugement par trop général et par trop sévère dans lequel Erasme englobait deux siècles plus tard tous les médecins.

Si nous ne possédons guère de reproductions exactes de sa grande figure, on peut, d'après son œuvre, dresser un portrait moral de l'homme : les jugements de ses contemporains et sa grande réputation au moyen âge nous prouvent qu'il n'en était pas indigne.

Des sentiments de franchise et de droiture semblent dominer son caractère; il s'écrie au début de son livre : « C'est chose sainte et digne d'honorer en premier lieu la vérité... Socrate ou Platon est nostre amy, mais la vérité est encore plus amie »; il parle plus bas d' « une certaine fureur amoureuse de la vérité ». Ce sentiment du vrai va de pair avec son besoin de vérifier par l'expérience la théorie du livre qui, pour d'autres a force de loi, et on s'explique sa sévérité pour les plagiaires si nombreux qui l'ont précédé. « Ils se suivent comme des grues, dit-il, car l'un ne dit que ce que l'autre a dit. » S'il a fait un large appel à l'œuvre anté-

rieure, si son livre est un Collectaire où l'on compte plus de 3.000 citations, il donne toujours leur source : « selon Galen », « Albucasis l'affirme », etc.

Il possède au plus haut point cette grande qualité médicale, le bon sens, qui n'est pas noyé par son immense érudition... Sa langue y gagne en clarté, en précision scientifique qui n'exclut pas d'ailleurs le pittoresque : « Le cœur est principe de vie, et partant comme Roy et Seigneur, il est assis au milieu de la poitrine. » « L'amarry est le champ de la génération humaine. »

Ce même sentiment du vrai et ce même bon sens lui ont permis d'être un penseur indépendant et un esprit pleinement scientifique malgré une imprégnation scholastique. C'est un observateur et un chercheur doué d'une pénétration de regard unique, qui a dérouté ses contemporains. Aucun d'eux n'a compris son réalisme scientifique encore bien timide et ne fut capable d'être son disciple. Ils n'ont profité que de son esprit de méthode.

Fort de ses convictions, il n'a pas été tendre pour la médecine moyenâgeuse, mais sa critique est nette, précise, ironique et rarement injustifiée « qui a rompeure ne vit pas sans danger... Ceux qui disent la guérir à tout âge sont trompeurs, comme le dit Théodoric..., je m'esbahis de Lanfranc, qui déclare avoir guéri avec médicaments un sexagénaire... A propos de la thérapeutique de Lanfranc et Rogier dans le goitre, « tels médicaments ont beaucoup de promesse et peu d'effet. » « Je n'ay acoustumé donner aucun breuvage en playe récentes... Les anciens ordonnaient indifféremment en toutes playes... Il est bien pis de Théodore et Henric, qui commande donner de très fort cleré surtout à ceux qui sont fraîchement blessé en la tête et en la poitrine. Je ne scay d'où vient cette folie... Je suis plus esbahis de Henric qui fut nourry à Paris entre les philosophes d'avoir suivi Théodore en cela. De l'Anglais je ne m'en esbahy pas, car il ne dit rien, que ce qu'il a eu d'Henric. »

John of Gaddesden, l'Anglais, qui fut le compagnon

d'étude de Guy, fut un compilateur et se révéla peu capable de penser par lui-même, bien qu'il soit considéré comme le Père de la Chirurgie anglaise. Il dit que, comme la rose l'emporte sur toutes les fleurs, son livre : *Rosa Medicinæ*, l'emporte sur toutes les pratiques en chirurgie. Voici ce qu'en pense Guy : « Finalement, s'est eslevée une fade Rose Anglaise, qui m'a esté envoyée, et je l'ay veue. J'avais creu de trouver en elle suavité d'odeur, j'ay trouvé les fables de l'Espagnol, de Gilbert et Théodoric. »

Sa critique n'est pas aveugle, il est juste et sait rendre à chacun selon ses œuvres et admirer certaines choses; au chapitre des Plaies : « En cette opération, je loue beaucoup Henric... » Lorsqu'il a seulement l'habitude d'une autre méthode, il dit : « Quant à moi... »

En rangeant dans un ordre logique les principaux éléments de la chirurgie et en disposant son ouvrage de façon didactique, il apparaît comme une intelligence méthodique, également douée de qualités d'analyse et de synthèse.

Le moral ne le cède en rien à l'intellect; il se fait une haute idée de sa profession, parle de sa « dignité », et décrit ainsi l'idéal du chirurgien : « Les conditions requises au chirurgien sont quatre : la première est qu'il soit lettré... En théorique, il faut qu'il cognaisse les choses naturelles, et non naturelles, et contre nature. En pratique, il faut que scache ordonner la manière de vivre et les médicamens... La seconde, qu'il soit expert et ai vu opérer d'autres... Tiercement, qu'il soit ingénieux, et de bon jugement, et bonne mémoire... qu'il ait bonne vue et sain entendement, et qu'il soit bien formé : comme qu'il ait les doigts gresles, les mains fermes et non tremblantes, les yeux clairs, etc. Quatrièmement, j'ay dit, que faut qu'il soit bien morigéré. Soit hardy en choses seures, craintif ès dangers, qu'il fuye les mauvaises cures, ou pratiques. Soit gracieux aux malades, bienveillant à ses compagnons, sage en ses prédictions. Soit chaste, sobre, pitoyable et miséricordieux : non convoiteux, ni extorsionnaire d'argent, ains qu'il reçoive modérément salaire selon

le travail, les facultez du malade, la qualité de l'yssue ou événement, et sa dignité. »

Toutes ces qualités, Guy de Chauliac les avait : « En l'examen et jugement des ladres, dit-il, il convient estre fort advisé : car c'est très grande injure de sequestrer les non sequestrables, et de laisser les ladres avec le peuple, car le mal est contagieux et qui infecte. « Sa conscience professionnelle se révéle dans le soin avec lequel il expose des détails de ses opérations, choisit ses malades ou même les suit après l'opération, comme par exemple à propos de la cataracte. Il donne très souvent des conseils de prudence.

Homme intègre, les Papes se l'attachèrent, et Innocent VI, le nommant en 1353 à un canonicat avec prébende vacant en l'Eglise de Reims, lui écrit : « Votre savoir, l'honnêteté de votre vie et de votre caractère, votre probité et vos vertus que nous ont révélés une expérience familière... »; en 1389, il devient Prévôt de Saint-Just à Lyon; à cette occasion, on l'appelle : « Venerabilis et circumspectus vir, dominus Guigo de Cauliaco. »

Sa conduite pendant la peste de 1343 fut toute à son honneur. Tandis que ses collègues s'enfuyaient tant la peste inspirait de terreur, lui raconte très simplement : « Et moy pour éviter infamye, n'osay point m'absenter : mais avec continuelle peur me préservay tant que je pus. Ce néanmoins vers la fin de la mortalité, je tombay en fiévre continue, avec un apostéme à l'haine : et maladiay près de six semaines, et fus en si grand danger que tous mes compagnons croyaient que je mourus : mais l'apostéme étant meury, et traité comme j'ay dit, j'en eschappay, au vouloir de Dieu » : malgré la conscience de sa valeur et les honneurs dont il était comblé, il conserva l'extrême modestie du savant, qui sait comme Hippocrate que la vie est courte et que l'art est long.

Guy de Chauliac était doué d'une sensibilité délicate et de sentiments humanitaires bien rares chez ses contemporains. C'est ainsi qu'il s'efforce lui-même et recommande d'éviter

de faire souffrir les malades à de nombreuses reprises. « Dans les playes, ramène les parties distantes avec la moindre douleur que faire se peut... Il faut sur toute chose l'éviter. »; il a même soin du moral du malade. Bien avant qu'Ambroise Paré écrivit :

Le Chirurgien qui a la face piteuse
Rend à son malade la playe vermineüse,

Guy écrivait, à propos des lépreux : « Invoquant l'aide de Dieu, le Médecin les doit conforter, que cette passion est sauvement de l'âme et qu'ils ne doutent point de dire la vérité; car s'ils estaient trouvés ladres, ce serait le purgatoire de leur âme, et si le monde les a en hayne non pas Dieu, ains a plus aimé Lazare lépreux que les autres. »

Ou bien : « Qu'on ferme les yeux du patient et qu'il demeure en lieu obscur afin qu'il ne puisse voir son sang ni voir choses rouges; mesmement qu'on luy dise tousiours qu'il ne flue plus ou s'il flue que c'est à son profit, et ainsi la vertu naturelle est confortée par certaine imagination. »

Enfin, Guy de Chauliac fut aussi un médecin philosophe, et les Grecs lui auraient décerné le titre de ο ιατρος φιλοσοφος ισοθεος ; on peut s'en rendre compte par son *Capitulum Singulare* et par les adages que l'on trouve éparpillés un peu partout dans la *Grande Chirurgie* :

« La leçon diverse plaît, la certaine ou limitée profite. »

« Les sciences sont faites par addition, n'estant possible qu'un même commence et achesve. Nous sommes comme enfans au col d'un géant car nous pouvons voir tout ce que voit le géant et quelque peu davantage. »

« A nature forte, rien n'est impossible. »

« Ce n'est au pouvoir du médecin de tousiours relever et guarir le malade. Requérir du Médecin une démonstration est comme requérir un bègue d'haranguer. »

CONCLUSION

Guy de Chauliac, qui avait atteint le plus haut grade médical dans la hiérarchie moyenageuse, est le *Fondateur de la Chirurgie moderne* par sa *Grande Chirurgie*, source première des théories médico-chirurgicales qui le suivirent et même des théories modernes.

En *collectant* avec un rare sens critique, une clarté et une précision égales, toutes les connaissances chirurgicales de son temps, il a constitué un édifice de base d'où jaillit la chirurgie d'aujourd'hui.

En brisant l'aveugle croyance scholastique en l'autorité et en prêchant le *contrôle des idées théoriques par le fait expérimental*, il a révolutionné l'esprit médical de son temps et rejoint les idées modernes.

Enfin, par l'introduction d'une *méthode didactique* dans l'étude des matières médico-chirurgicales, il a permis d'éduquer des générations de jeunes chirurgiens pendant plus de trois siècles dans un esprit méthodique encore inconnu, source de toute connaissance scientifique.

Guy de Chauliac a été couvert d'éloges, et les plus grands noms de la médecine et de ses historiens se sont inclinés devant lui :

Au XVI^e^ siècle, Joubert, le détracteur des idées de Galien, donne une traduction annotée de la *Grande Chirurgie*, à cause « De la Dignité de ses écrits, qui méritent l'immortalité ». Fallope, l'anatomiste et chirurgien italien, a comparé Guy à Hippocrate.

Au XVIII^e^ siècle, Freind, médecin anglais, historien de la Médecine, l'appelle le Prince de la Chirurgie, et dit « qu'en

remettant en lumière les saines doctrines et les méthodes des anciens, il s'exprimait à leur égard avec autant de justesse que de liberté. » Pour Ackermann, la *Grande Chirurgie* peut tenir lieu de tout ce qui a été écrit jusqu'à cette époque. « Guy a contribué plus que personne à faire de la chirurgie un art régulier et méthodique », dit Astruc, régent de la Faculté de Paris.

Au XIX^e^ siècle, Dezeimeris, historien de la Médecine, écrit : « Il fut le classique par excellence pendant trois siècles. Il rendit l'étude facile, profitable, et les nations étrangères tributaires de notre Patrie. » Verneuil, médecin, professeur et membre de l'Académie de Médecine, dans ses « Conférences sur les Chirurgiens Erudits », pense qu'avec la *Grande Chirurgie* « commença pour la France une ère de splendeur, c'est donc justice que la postérité ait décerné à Guy le titre de Père de la Chirurgie française ». Le Docteur Bourdin, dans son *Encyclopédie du XIX^e^ siècle*, écrit : « Après Hippocrate, 430 av. J.-C., et Paul d'Egine, + 636, en qui se résument les deux premières époques de la Chirurgie, il fit faire après sept siècles de repos à cette science, presque aussi ancienne que le monde, un nouveau pas en avant. » Malgaigne, déjà cité, a écrit dans son *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*, en parlant de la *Grande Chirurgie* : « Jamais cette science n'avait été traitée avec autant de clarté, de méthode, de connaissances théoriques et pratiques, c'est un véritable chef-d'œuvre... Je ne crains pas de le dire, Hippocrate seul excepté, il n'est pas un seul traité de Chirurgie, grec, latin ou arabe, que je mette au-dessus ou même au niveau de ce magnifique ouvrage, la Grande Chirurgie de Guy de Chauliac. »

Enfin E. Nicaise, en 1890, pense que « l'œuvre de Guy de Chauliac mérite encore aujourd'hui d'attirer l'attention des médecins et chirurgiens. »

Le Docteur Maurice Patel, professeur de chirurgie opératoire à la Faculté de médecine de Lyon, dans un discours

prononcé à la séance solennelle de rentrée de l'Université en 1934, l'appelle « l'Ancêtre de la Chirurgie ».

L'épitaphe de Guy, transcrite dans un des manuscrits latins que possède la Bibliothèque Nationale, résume à la fois l'homme et son œuvre :

« Ici est enseveli Guy, et, avec lui, la piété, le savoir, la loyauté et la science du ciel et la médecine. »

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu : *Le Doyen*,
PIERRE MAURIAC.

Vu, bon a imprimer :
Le Président.
PIERRE MAURIAC.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 1er décembre 1936.
Le Recteur de l'Académie.
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

MINGELOUSAULX. — La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, à Bordeaux, chez Jacques Mougiron Millanges.

NICAISE (E.). — La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, 1890.

MINGELOUSAULX. — La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, 1672, chez Jean d'Houry.

Manuscrit latin 594 de la Bibliothèque de la ville de Bordeaux : « Cirurgia Medicinalis Guidonis a Cauliaco. »

CABANES. — Chirurgien et blessés à travers l'histoire.

MALGAIGNE. — Introduction d'Ambroise Paré, 1840, p. 58.

ESCULAPE. — Collection 1923-1936.

Concours médical, 21 juill. 1935, p. 2141.

POLICARPE de LA RIVIÈRE. — *Annales d'Avignon*, manuscrit, XVII[e] siècle, in Bibliothèque de Carpentras.

RIOLAN. — Curieuses recherches sur les escholes de Paris et de Montpellier, 1651. Paris, Gaspar Meturas, p. 184, 196 et 213.

BOUCHE. — Histoire de Provence, Aix, 2 vol., t. II, p. 394, 1664.

FREIND. — Histoire de la médecine, 1727. Leyde, 3 vol. in-12, et Paris, Vincent, 1728, in-4°.

QUESNAY. — Recherches sur l'originalité et les progrès de la chirurgie en France, 1744. Paris, Ch. Osmont, p. 35, 38, 100, 152.

CHOMEL. — Essai historique sur la médecine en France, 1762. Paris, in-12.

ASTRUC (J.). — Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, 1767. Publiés par M. Lorry, Paris, in-4°, p. 186.

PORTAL. — Institutions de chirurgie, 1770. Traduction française de Paul, Avignon, 3 vol., t. I, p. VII.

Peyrilhe. — Histoire de la Chirurgie, 1784. T. III, manuscrit, *in* Bibliothèque de l'Académie de Médecine de Paris.

Ackermann. — Institutiones historiæ médicinæ, 1792. Nuremberg, in-8°.

Tourtelle. — Histoire de la Médecine, 1804. Paris, an XII, in-8°, p. 20.

Dezeimeris. — Diction historique de la médecine, 1834-1835. T. II, p. 673-676.

Paulin. — Des Manuscrits français de la Bibliothèque du roi, 1840. Paris, t. III, p. 300, 346.

Malgaigne. — Introduction d'A. Paré, 1840, p. 58.

Karr (A.). — Les Paysans illustres, 1841. Paris, in-12, 2 vol., t. I, p. 10.

Prouzet (l'abbé). — Annales du Gévaudan, 1843-1844, 2 vol. in-8°; Histoires du Gévaudan, Mende, Pecoul, 1846-1848, 2 vol. in-8°, t. II, p. 154, 354.

Renouard. — Histoire de la Médecine, 1846. Paris, J.-B. Baillière, 2 vol., t. I, p. 454-458.

Michaud. — Biographie universelle, 1854. Paris, Desplaces, 45 vol., t. VIII, p. 34.

Bayle et Thillaye. — Biographie médicale par ordre chronologique, 1885. Paris, A. Delahaye, 2 vol. in-8°, t. I, p. 139.

Cellarier. — Introduction à l'étude de Guy de Chauliac, Montpellier, 1856.

Roussel (Th.). — Le Pape Urbain V et Pétrarque, etc. *Bull. de la Soc. d'agric. ind., sc. et arts de la Lozère*, 1858-1859. T. IX, p. 71, 97, 114.

Graesse. — Trésor de livres rares, 1861. T. II, p. 89; t. VII, p. 167.

Follin. — Conférences Historiques, 1866. Paris, G. Baillière, p. 173.

Figuier (L.). — Vie des savants illustres du moyen âge, 1867. Paris, Lacroix, p. 287, etc.

Pauly (A.). — Bibliographie des sciences médicinales, 1872. Paris, Tross.

Germain. — De la médecine et des sciences occultes à Montpellier dans leurs rapports avec l'astrologie et la magie, 1872, Montpellier.

Campbelle. — Annales de la typographie néerlandaise au xv^e^ siècle, 1874. La Haye, Martinus Nijhoff; Paris, Tross, n° 870, 1086.

Boyer (L.). — Dictature encyclopédique des sciences médicinales, 1876. 1^re^ série, t. XVI, p. 436, 728.

Neubauer. — Les Juifs au xiv^e^ siècle, 1877. *Histoire littér. de la France*, t. XXVII, p. 436, 728.

Germain. — La médecine arabe et la médecine grecque à Montpellier, 1879. Extr. des Mémoires de la Société archéologique de Montpellier.

Drs Al. C... et Ch.-Ed. C... — Le secret des Dames défendu à révéler, publié pour la première fois d'après des monuments du xv^e^ siècle, 1880. Paris, Rouveyre, in-8°, XLIV, p. 114.

Fischer (G.-J.). — *Ann. anat. and Surg.*, Soc.-Brooklyn N. J., 1880, u. 419, 429.

Germain (A.). — Les Maîtres Chirurgiens de l'Ecole de Chirurgie de Montpellier, 1880. *Mém. de l'Acad. des sc. et lettres de Montpellier.*

— L'Ecole de Médecine de Montpellier, ses origines, sa constitution, son enseignement. Etude hist. d'après les documents originaux. *Mém. de la Soc. archéol. de Montpellier Martel.*

Moulin. — Guy de Chauliac, 1884. *Soc d.'agric. ind., sc. et arts de Lozère*, p. 282-298.

Laval. — Cartulaire de l'Université d'Avignon, de 1303 à 1791. Avignon, 1884, Seguin.

19.914. — Bordeaux, Imprimerie Centrale Delmas, 6, place Saint-Christoly. — 1936.